

Césaire, Lam, Picasso

La sève et le masque

PAR TOM LAURENT

HABITATION CLÉMENT, LE FRANÇOIS (MARTINIQUE).
DU 8 DÉCEMBRE 2013 AU 16 FÉVRIER 2014.

Aimé Césaire, Lam, Picasso.
« Nous nous sommes trouvés. »

Wifredo Lam et Aimé Césaire
au Congrès culturel de La Havane en 1968.



Césaire, Lam, Picasso, trois pierres angulaires d'un même édifice dressé en direction de la liberté et de la création, dont le dernier angle pourrait bien être le fondement : l'Afrique originelle. Une exposition sur l'île de Césaire, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète, revient sur leur parcours commun.

séjour en martinique

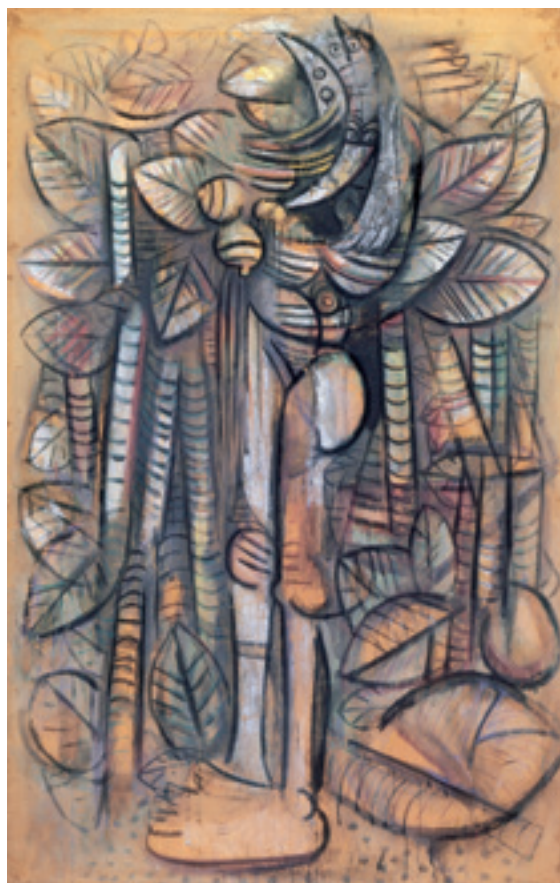
Si la première trace d'une rencontre entre Picasso l'Andalou et Césaire le Martiniquais date de l'été 1948, sans doute faut-il revenir au 24 avril 1941 pour esquisser l'histoire des convergences entre ces trois hommes. Ce jour-là, un petit vapeur venu de Marseille débarque à Fort-de-France. À son bord, parmi les quelque 350 intellectuels européens fuyant le bruit des bottes nazies, et la collaboration de Vichy, on trouve André Breton, Claude Lévi-Strauss, Wifredo Lam... André Masson les rejoindra par le prochain cargo. Le séjour martiniquais est pour le groupe surréaliste une fulgurance : Breton, en liberté surveillée, découvre très

vite la revue *Tropiques*, fondée par Suzanne et Aimé Césaire, dont le contenu poétique s'augmente d'une dimension politique. « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre ! », affirment ses animateurs. La découverte de l'île se révèle féconde, malgré le constat du drame colonial qui s'y joue : l'enchevêtrement des végétaux, l'élan vital qui traverse les paysages et les corps trouvent des correspondances avec le paradigme du merveilleux prôné par les surréalistes, touchant au paroxysme lors de la traversée de l'abysse d'Absalon, lieu mythique où les Indiens caraïbes se sont autrefois suicidés pour échapper à l'esclavage.

Masques africains et négritude

Le Cubain Lam n'était pas revenu dans la Caraïbe depuis 1923. Il nourrit une passion pour les masques en provenance d'Afrique, comme Picasso, qu'il a rencontré à son arrivée à Paris en 1938 : ils trouvent tous deux dans ce répertoire de formes une matrice pour leurs préoccupations plastiques. Car les formes parlent : pour Picasso, l'empreinte du sacré qui parcourt ces masques a été un moyen de combattre l'académisme, de faire naître le cubisme, et de renouveler son vocabulaire en le parant de la « magie qui s'interpose entre l'univers hostile et nous ». Lam, qui dit de sa rencontre avec Picasso qu'elle « produisit l'effet d'un détonateur », découvre le musée de l'Homme à Paris sous l'impulsion de Michel Leiris, qui y travaille en tant qu'ethnologue. L'autre déclencheur, c'est l'excursion à Absalon : la rencontre avec Césaire et la nature martiniquaise fait naître, une fois revenu à Cuba, des toiles maîtresses dont le plus beau morceau reste *La Jungle*, aujourd'hui conservée au MoMA de New York, où un panthéon d'inspiration animiste s'inscrit sur la toile comme une frise, figurant une communion des êtres avec la flore. Pour le poète qu'est Césaire, les mots sont un cri et une mise en crise de la domination européenne vis-à-vis de son identité. Sa langue est celle d'un « déraciné et d'un homme qui veut reprendre ses racines » : s'il écrit en français, son ambition est de « nommer les choses martiniquaises, les appeler par leur nom », mêlant la tradition de la culture primitive grecque, celle de l'aède, et la parole du griot mandingue. Le recours à l'héritage africain s'avère en effet irréductible et son invention de la « négritude », essentialisme de l'homme africain, qui passe par une prise de conscience et une introspection, doit beaucoup à son expérience parisienne dans les années 1930, période où il prend connaissance des vues surréalistes. Autant de prises de positions qui ne peuvent que toucher Picasso, exilé, membre « marginal » du Parti communiste dès 1944, pacifiste, s'intéressant à l'art métis et aux primitivismes méditerranéens. En 1950, les deux hommes composent une édition commune. Dans *Corps perdu*, les mots de Césaire se complètent des gravures de Picasso, les deux délivrant leur sève. En 1981, très affaibli, Wifredo Lam propose à Césaire d'écrire des poèmes pour accompagner une édition de dix de ses eaux-fortes de 1969, autant de planches où semblent voltiger des corps décharnés, transpercés.

L'exposition à l'Habitation Clément montre l'ensemble de ces correspondances, entre écrits et arts plastiques : si une première présentation fut organisée au printemps 2011 au Grand Palais à Paris, celle-ci a été repensée et enrichie de nouvelles œuvres, et trouve en terre martiniquaise un retentissement inédit. ■



Pablo Picasso. *Corps perdu* (frontispice).
1949, pointe sèche et grattoir sur cuivre, 41 x 31 cm.



Wifredo Lam. *Lumière de la forêt*.
1942, gouache sur papier marouflé sur toile, 192 x 123 cm.
Musée national d'art moderne – Centre Pompidou, Paris.